

**La Dispersion
Une histoire
des usages
du mot diaspora**

Stéphane Dufoix

Amsterdam éditions

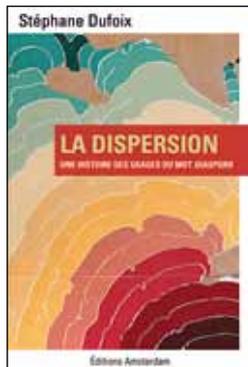
Janvier 2012

576 pages, 21€

Le récent ouvrage de Stéphane Dufoix est construit autour de l'histoire d'un mot, dans une démarche qu'il qualifie lui-même de « socio-sémantique historique ». Décidé à retracer les usages sociaux et politiques du terme « diaspora », l'auteur nous entraîne dans un périple allant de l'antiquité – où le terme apparaît – à l'époque contemporaine, caractérisée par la multiplicité de ses usages et de ses significations.

Dérivé du verbe grec – *diaspeirô* – utilisé depuis le V^e siècle avant J.-C. par Hérodote, Sophocle, Thucydide, Platon ou Isocrate, le terme *diaspora* apparaît pour la première fois dans la Bible de la Septante – du nom des soixante-dix traducteurs chargés, au III^e siècle avant J.-C., de produire le texte grec de la Bible hébraïque. Employé initialement pour décrire la punition divine qui attend le peuple juif s'il n'obéit pas à son Dieu, le mot *diaspora* se rapprocherait du terme hébreu « *galut* » (exil, désolation), après la destruction du Second Temple de Jérusalem. Le christianisme occidental réserve l'usage du terme aux Juifs, dans un sens négatif. Le mot est ensuite repris chez les protestants, pour désigner les communautés des frères moraves au début du XV^e siècle, puis les groupes protestants en condition de minorités dans des populations majoritairement catholiques, au milieu du XIX^e siècle. Ainsi, jusqu'au XIX^e siècle, le terme semble pratiquement limité aux usages « religieux », par des auteurs juifs puis chrétiens (catholiques et protestants).

« *Diaspora* » entre dans le milieu académique à partir des années 1910, où ses usages connaissent une « sécularisation » (élargisse-



ment à des usages non religieux et conceptualisation) et une « banalisation » (multiplication des usages à propos de différents cas, le terme pouvant désormais s'appliquer à n'importe quel cas), processus qui s'accroît surtout à partir des années 1970. Le terme *diaspora* devient donc peu à peu « une nouvelle modalité du lien entre la terre et le peuple, dans laquelle la distance géographique à la terre n'implique pas une appartenance moindre ou diminuée à la nation » (p. 151). Parallèlement, au moment des indépendances des pays africains et du mouvement panafricain, le terme se libère « de son sens juif » (p. 265), pour désigner une condition singulière des Noirs vivant hors du continent africain, et leur relation avec celui-ci (apparition des termes *diaspora* « africaine » ou « noire », à partir des années 1960).

Une large diffusion du terme

Avec l'émergence des *black studies* et, de manière générale, des *cultural studies*, une nouvelle acception du terme *diaspora* se construit : de la vision centrée, dont le paradigme constitue la diaspora juive, on passe à sa version décentrée, caractérisée par l'absence d'un centre, une certaine déterritorialisation, dont la diaspora noire serait archétypale. La multiplication de ses usages par les *postcolonial*, *subaltern* et *cultural studies*, déjà évoqués, participe de la diffusion du terme et de l'apparition, dans les années 1990, dans le champ académique, des *diaspora studies*, centrées sur l'étude de la *diaspora* essentiellement dans sa version décentrée.

Plus récemment, à la fin des années 1990 et au début des années 2000, le terme est repris par des institutions internationales, comme la Banque mondiale, pour mettre en lien les pays en développement avec ses ressortissants et leurs descendants, qui constitueraient ainsi une potentialité culturelle mais surtout économique. « *La diaspora n'est plus alors caracté-*

sée par le fait d'être "sans Etat" ou de pouvoir exister "sans Etat", mais bien par la possibilité de l'instauration d'un lien qui ne soit pas conditionné par l'obligation du retour au pays. » (p. 504-505) Et au prétexte d'une réflexion dans le domaine des politiques internationales de développement, la *diaspora*, étant désormais admise à l'intérieur de la collectivité nationale, sert de moyen pour se débarrasser du fardeau de financement de ces pays en développement.

L'ouvrage de Stéphane Dufoix est stimulant par son approche « socio-sémantique historique » et son apport sur les conditions historiques de diffusion et des usages du terme *diaspora*. Il nous renseigne également sur les modes de structuration de l'expérience collective « diasporique » à « l'étranger », et donc sur ce qui se joue à l'intérieur d'un espace social en termes d'interactions entre un groupe dit minoritaire et la collectivité nationale. Message d'actualité, car, comme le souligne le philosophe et linguiste Alexis Nouss, « *La mémoire de la diaspora porte aussi un message éthique affirmant la possibilité et les bienfaits de la coexistence pacifique des peuples.* »

Ewa Tartakowsky,
doctorante au centre
Max Weber, LDH Paris 11